



Énigme du crime : une quête de l'insaisissable dans le polar de MOUSSA KONATÉ

Taoussi Taoukamla BICHARA
Université de N'Djaména, Tchad
bcharataoussi@yahoo.fr

Résumé : L'insaisissable est non seulement au fondement du polar de Moussa Konaté, il en constitue son être. La poétique brodée autour de cette thématique donne une teneur particulière à la fiction policière. Le lecteur est embarqué dans des histoires dont les enquêtes policières sont souvent en décalage avec les réalités sociales des personnages de l'univers textuel. L'auteur africain semble attaché, à travers cette poétique, à rendre le lecteur sensible plus à la réalité intime des protagonistes qu'à l'exacte réalité de l'enquête policière, qui leur échappe en grande partie. L'insistance sur ce procédé indique assez nettement que l'intention Konaté est de peindre, avec bienveillance et humour, la tradition et les savoirs africains. Bien qu'en reprenant les codes esthétiques du roman policier et son imaginaire social, son polar est le lieu où s'observent les mécanismes les plus subtils de subversion et de dérision. L'intégration des éléments paranormaux dans ses énigmes, qui convoquent des savoirs locaux, traditionnels ou occultes, créent un contraste avec les méthodes d'investigations scientifiques ou rationnelles. Le présent travail entend analyser la poétique de l'insaisissable, qui se tisse à merveille dans ce contexte si spécial du polar africain. Il fait vaciller nos certitudes et permet d'interroger notre manière d'être au monde. Au bout du compte, l'analyse minutieuse de l'univers romanesque débouche sur cette conclusion : le crime qui sert d'alibi au déroulement de l'enquête policière ne va pas de soi chez Moussa Konaté. Il est dialectisé, donc lié à la vision du monde et d'être des actants. Les événements qui y sont liés sont, de ce point de vue, secondaires et tenus à distance : l'essentiel est dans la découverte des cultures et des savoirs africains, là où naît l'insaisissable. Pas de clôture ; la fin de l'histoire ouvre la voie à une aporie interprétative.

Mots-clés : polar, énigme, insaisissable, tradition, modernité

Crime riddle: a quest for the elusive in the thriller of MOUSSA KONATE

Abstract: The elusive is not only the foundation of Moussa Konaté's crime novel, it is his being. The poetics embroidered around this theme gives a particular content to detective fiction. The reader is embedded in stories whose police investigations are often out of step with the social realities of the characters of the textual universe. The African author seems attached, through this poetics, to make the reader more sensitive to the intimate reality of the protagonists than to the exact reality of the police investigation, which largely escapes them. The insistence on this process indicates quite clearly

that the Konate intention is to paint, with kindness and humor, the African tradition and knowledge. Although taking up the aesthetic codes of the detective novel and its social imagination, his crime novel is the place where the most subtle mechanisms of subversion and derision are observed. The integration of paranormal elements in his riddles, which summon local knowledge, traditional or occult, creates a contrast with scientific or rational methods of investigation. The present work intends to analyze the poetics of the elusive, which weaves wonderfully in this special context of the African crime novel. It makes our certainties waver and allows us to question our way of being in the world. At the end of the day, the meticulous analysis of the fictional universe leads to this conclusion: the crime that serves as an alibi for the conduct of the police investigation is not obvious in Moussa Konate. It is dialectized, therefore linked to the worldview and to be actants. The events related to it are, from this point of view, secondary and kept at a distance: the essential is in the discovery of African cultures and knowledge, where the elusive is born. No closing; the end of the story opens the way to an interpretative aporia.

Keywords : Thriller, enigma, elusive, tradition, modernity

Introduction

Souvent engagé, attentif à la réalité politique, économique et sociale des pays qu'il met en scène, le polar d'Afrique aborde des thèmes variés comme la corruption, la violence, les guerres, les trafics, l'exode des populations, etc. Sur le plan de l'esthétique ou de la poétique, « les espaces dans lesquels les crimes sont perpétrés sont pour le moins originaux et différents des autres. Ces crimes sont peu banals pour ne pas dire étranges » (Bichara, 2019, p.53). Le polar d'Afrique se distingue ainsi des polars européens ou américains. Il joue avec les codes du genre, les subvertit ou les réinvente, créant des effets de dérision, de décalage ou de dépaysement. La diégèse déploie des enquêteurs atypiques, confrontés à des crimes complexes, impliquant des éléments mystérieux ou surnaturels pour créer une atmosphère d'incertitude et de tension.

Le réel et le surnaturel, le rationnel et l'irrationnel, le visible et l'invisible se côtoient sans cesse. Ainsi présenté, le polar d'Afrique se prête à l'exploration de l'insaisissable, c'est-à-dire de ce qui résiste à la compréhension et à l'explication rationnelle. C'est un concept qui désigne la tentative de dire ce qui échappe aux sens et à la raison, ce qui est impalpable, indéfinissable, mystérieux ou fugitif. Dans cette perspective, l'aspect fuyant, inachevé, évanescent des romans policiers des auteurs africains peut être interprété comme une manière de rendre compte de la complexité et de l'incertitude du réel africain, marqué par des crises, des mutations et des contradictions. Certains auteurs africains utilisent le genre policier comme un moyen d'explorer les identités et les cultures

africaines. Ils s'intéressent souvent aux questions de tradition, de modernité ou de spiritualité.

Par-delà les composantes du genre qui sont toutes présentes, nous entendons soulever la question de sens même du roman policier dans le contexte africain. Dès lors, il importe de s'interroger : s'il est avéré que le genre se rattache à la modernité, comment peut-il se déployer dans un espace qui est loin de répondre aux exigences de ce concept ? Qu'il s'agisse du mobile du criminel, de son identité, de ses motivations ou de ses stratégies, le polar met en scène une quête de la vérité qui se heurte à des obstacles, des énigmes, des secrets ou des mensonges. L'étude montre ainsi que le motif de l'enquête est largement la métaphore des questionnements du roman sur lui-même et sur son rôle par rapport à la réalité. Dans cette perspective, la possible existence du policier dans l'imaginaire de Moussa Konaté signifie ou du moins suggère l'« impossible » ou l'insaisissable parce qu'il n'est pas en adéquation avec ces sociétés qui donnent un autre enseignement, une autre « manière d'être au monde ».

Nous estimons, pour la pertinence de l'analyse, que la très forte opposition entre la rationalité incarnée par le commissaire Habib et les visions cosmogoniques des Dogons et autres Bozos, dans les œuvres de Moussa Konaté, doit nous inciter à une lecture phénoménologique pour tenter de saisir l'insaisissable. Le présent article s'organise autour de deux principaux axes d'étude : les spécificités des énigmes qui sont des ressources pour créer du suspense, du mystère et du dépaysement et les stratégies narratives employées qui remettent partiellement ou totalement en cause le pouvoir narratif dans la littérature policière.

1. Les spécificités des énigmes du polar d'Afrique

Le polar d'Afrique est un phénomène littéraire récent qui se distingue du roman policier occidental par ses thématiques, ses personnages et ses enjeux. Il reflète la diversité et la complexité du continent africain, marqué par l'histoire coloniale, les conflits politiques, les inégalités sociales et les aspirations démocratiques. Le polar d'Afrique met en scène des énigmes qui ne se limitent pas à la résolution d'un crime.

Celles-ci interrogent le sens de la justice, de la vérité et de la citoyenneté. Les problématiques qu'elles posent sont d'ordre social, politique ou culturel. Le crime dépasse le cadre individuel. Les enjeux sont collectifs et particulièrement insaisissables. Le genre policier offre ainsi au lecteur une vision critique et engagée de la réalité africaine, tout en lui procurant le plaisir de la fiction.

1.1. L'énigme du crime

Il est vrai que les auteurs africains mettent en place des narrations soumises aux exigences de l'intrigue policière. Certes, leurs fictions, dans leur

globalité, s'attachent à une « archéologie du crime », comme c'est le cas classiquement, puisqu'il s'agit pour l'enquêteur de relier un crime à un coupable. Mais l'énigme du crime ne semble pas se résumer simplement à la question : qui a tué ? Toute la complexité de l'enquête se traduit dans cette interrogation ou plus exactement dans cet étonnement du commissaire Habib, enquêteur attiré de Moussa Konaté : « Dans quel monde vivons-nous ? » (Konaté, 2009, p.32). Entre ce milieu africain et genre policier existe donc une relation étrange, relation pour le moins déroutante en ce qu'elle fait exister une forme codifiée avec des visions ontologiques, cosmogoniques. Comment rendre compte de ce hiatus ?

Cette question est avant tout celle du statut du genre dans le contexte africain. L'une des particularités de celui-ci est de s'opposer au mode opératoire du policier ou au policier tout court :

Soudain un mouvement parcourut la foule quand, s'étant frayé un chemin à coup de klaxon, six agents de la brigade criminelle, [...] se dirigèrent vers la masse informe. Six gaillards surgirent aussitôt et leur barrèrent le chemin. Des protestations et des invectives fusèrent.

- Vous êtes des mécréants ! hurla quelqu'un dans la foule. Qui vous a demandé de venir ? Qui ? (Konaté, 2009, p.29)

Nous sommes en présence d'un clivage à peine modéré par l'écriture, dont il est permis de voir qu'elle croise les traits des deux réalités, qu'elle vise à la construction des mondes parallèles. Les divisions sont là et opèrent de façon plus ou moins violente. Même dans un autre contexte, il s'agit là du caractère binaire du roman policier, ainsi synthétisé par Dubois (2006, p.78) : « Binaire, vouée en permanence à un dédoublement singulier, la structure policière est aussi duelle en un sens. On entend dire par là que les deux histoires constitutives ne coexistent que dans la tension ». L'enquête doit son existence à la pugnacité des enquêteurs qui savent qu'ils évoluent dans un monde particulier :

Il [le commissaire Habib] ne doutait point que, s'il avait tenu à interroger d'éventuels témoins ou à faire emporter les corps avant l'intervention de l'imam et du devin, il aurait provoqué une émeute. Il faudrait patienter encore, le temps que les premières funérailles soient accomplies, pour se risquer à pénétrer au domicile du chef bozo et essayer de comprendre, par exemple, pourquoi les époux se trouvaient ensemble dans la cour par un soir d'orage. (Konaté, 2009, p.34)

Le roman de détection insiste sur le caractère méthodique et sur la rationalité de l'enquête. Il faut cependant voir dans le contexte du polar africain, pour relever avec Reuter (2012, p. 42), que « la rationalité de surface n'empêche pas de repérer de façon sous-jacente un discours plus archaïque, [...] qui renvoie en partie aux origines du genre [...] ou à l'inconscient qu'il met en jeu ». L'intervention du policier pour résorber l'énigme ne sera plus jamais qu'une

tentative vaine, car l'enquête évolue sur un mode opérationnel ou fonctionnel, donc d'une position extérieure. La démonstration, principe cardinal du genre policier, garantit la sincérité mais pas la vérité. C'est ce que Dubois (2006, p. 67) appelle « la marque d'une défaillance rédhibitoire ». Défaillance en ce sens que le genre policier en tant que paralittérature n'est pas seulement à la lisière de la noble littérature mais a ici une signification plus profonde : celle de ne pas atteindre à la vérité, qui lui demeure insaisissable. Sinon comment comprendre l'attitude du commissaire Habib qui reste sceptique à la fin de ses enquêtes ? L'énigme qui subsiste malgré tout à la force de la démonstration cartésienne serait la preuve que le roman policier est marqué par le sceau de la marginalité, de la périphérie.

Dès lors, on est fondé de croire que le statut d'exclusion du genre policier depuis son origine est esthétisé par les auteurs africains à travers les contradictions dans lesquelles il se trouve englué. Dans ce contexte on voit mal comment il peut faire sens dans un environnement qui ne colle pas à ses conditions. Le constat est que l'enquête, bien qu'essentielle au genre, semble elle-même investie par une impossibilité d'être. En fait, si tant est que l'objet visé est spécifiquement policier, c'est la réalité du texte même qui est mise en cause.

1.2. *Le mobile du crime*

Comme nous l'avons relevé plus haut, les énigmes dans le polar d'Afrique sont souvent liées à des enjeux collectifs et culturels. Il faut rappeler que le contrat de lecture policier est évidemment l'élucidation d'une énigme, plus précisément, le rétablissement de la vérité sur les conditions d'un crime. Or, il se trouve que certains auteurs, comme Moussa Konaté, tentent de nous faire saisir le mobile du crime non pas comme un délit personnel, mais un acte salvateur en vue de préserver l'honneur et la dignité de la communauté. En clair, c'est la validité sinon la question de légitimation du crime qui est posée ici :

Ce qui est sûr, dit Habib, c'est que j'ai reçu la plus belle leçon d'humilité de ma vie. J'ai rencontré des personnes qui mettent l'homme au centre du monde. S'ils commettent un crime, ce n'est jamais pour défendre des intérêts personnels, mais pour sauver leur honneur et maintenir les fondements de leur société. Pour eux, les mots ont un sens. Ils vivent peut-être en dehors du temps, ils s'accrochent peut-être à un monde condamné à disparaître, mais ce monde a un sens. Je ne justifie pas les crimes, je constate seulement. (Konaté, 2006, p.257)

Ce rapport de l'enquête au crime a « des ramifications proprement épistémologiques » (Eisenzweig, 1986, p.88). C'est pourquoi le récit du crime qui enclenche le récit de l'enquête a du mal à s'articuler. Les affaires criminelles dont se charge le commissaire Habib ne sont pas des cas d'école. Une énigme policière dans cet environnement-là se révèle contradictoire, conceptuellement parlant.

L'enquête policière est ainsi minée par « un grave problème technique ». La réflexion engagée sur les structures fondamentales de la société problématise en même temps le déploiement du récit du crime. Eisenzweig (1986, p.65) affirme que « le récit du crime doit [...] être absent, pour que se déploie celui de sa recherche ».

Sur le plan narratif, les romans policiers de Moussa Konaté s'inscrivent dans ce schéma, mais plus importante est cette dimension anthropologique qui a tendance à affirmer la mort comme un phénomène transcendantal. Autrement dit, le crime n'existe pas, comme pour paraphraser Eisenzweig (1986, p.65) qui souligne, lui aussi, l'« impossibilité de son existence narrative ». L'absence du récit du crime prend dans ce contexte une signification symbolique : « Si l'on se plaçait du point de vue des Bozos, convaincus que le Lamantin était une divinité, l'orage de février et la mort de sa femme étaient liés, et s'expliquaient aisément » (Konaté, 2009, pp.33-34). Le décès du chef des Bozos et celui de son épouse trouvent donc un écho dans l'imaginaire collectif de ce peuple. Le chef est foudroyé parce qu'il s'est rendu coupable d'une union maritale avec la nièce de celui qui a aidé le Blanc à capturer Maa le Lamantin.

Pour les Bozos, il mérite bien le châtiment au même titre que sa femme issue d'une lignée maudite par la divinité. Ce que le commissaire considère comme une légende est vécue par les Bozos comme une vérité. Il est clairement établi au sein de la communauté bozo un pacte entre un être mythique et des hommes. Le commissaire a beau ne pas y croire, mais il est tout de même intrigué par certains détails : comment comprendre par exemple que le drame soit annoncé et attendu par tous les Bozos ?

Dans une autre œuvre de Moussa Konaté, *Meurtre à Tombouctou* (2014), l'énigme porte sur l'assassinat d'un archéologue français qui travaillait sur les manuscrits anciens de la ville. L'enquête révèle que le meurtre est lié à un trafic illicite de ces manuscrits, qui met en danger le patrimoine culturel et historique du Mali. L'énigme devient ainsi un prétexte pour aborder les questions de l'identité, de la transmission et de la sauvegarde du savoir africain. *L'archer bassari* (1984) de Modibo Soukalo Keita met également en scène un mystérieux archer qui élimine un à un des notables locaux au Mali. C'est un personnage mystérieux et insaisissable, qui semble doté de pouvoirs surnaturels.

Il utilise une arme traditionnelle, l'arc, pour venger les victimes de la faim et de l'oppression. Il apparaît et disparaît sans laisser de traces. Le roman fait également appel aux croyances et aux traditions locales, comme le culte des esprits, la divination, la sorcellerie et le fétichisme. Il crée ainsi un contraste entre le monde moderne et le monde ancestral, entre la rationalité et l'irrationnel, entre le visible et l'invisible. Le polar africain excelle donc dans l'art de brouiller les frontières entre victimes et coupables, entre justice et vengeance, entre légalité et l'illégalité. Dire la vérité sans ambiguïté sur un crime selon la rationalité d'une

enquête policière s'avère extrêmement complexe. Les coupables des crimes sont inscrits dans le cadre de la non-existence du crime. Les victimes sont, de ce point de vue, considérées comme des coupables de leur propre mort. Il s'agit de châtiments des dieux exécutés certes par un ou des individus. De là, le personnage ne s'affirme pas comme un être existant, il est plutôt un être exécutant : « La non-existence du personnage n'est au fond qu'une des formes possibles de cette impossibilité » (Eisenzweig, 1986, p.65). Impossibilité du récit de détection, mais aussi de la réalité du crime :

- Vous savez que les jeunes gens qui travaillent à la mairie sont en train de mourir, les uns après les autres, de façon étrange. [...] Je pense que ces morts ne sont pas naturelles, mais que quelqu'un les a provoquées. J'essaie de savoir qui.

Le Hogon hocha la tête, les yeux fixés au sol.

- [...] Vous me dites que des jeunes gens meurent à Pigui et que cela vous étonne. Vous voudriez savoir pourquoi ils meurent. Ma première réponse à votre interrogation est ceci : quelle que soit son intelligence, l'homme ne sera jamais dieu. La mort est l'affaire de dieu. (Konaté, 2006, pp.219-220).

Aussi bien chez les Bozos que chez les Dogons dans les œuvres de Moussa Konaté, l'individu n'existe pas pour lui-même. Le Dogono, selon le Hogon, assume le destin que lui a tracé son dieu Amma. Il est, de ce fait, non un homme « en situation » dans le sens sartrien du terme, mais un homme de situation, dirait-on. Son existence n'a de sens que dans l'acceptation de la mission que lui a assignée son dieu. Ce qui corrobore le discours critique selon lequel le personnage du roman policier se caractérise par l'absence quasi-totale de psychologie. C'est une mise en scène d'« un drame de masques et non de visages » cité par Eisenzweig, (1986, p.64).

Ainsi, bon nombre de critiques situent la raison de l'absence du personnage existant sur le plan actantiel dans les contraintes du mystère. Le noyau du mystère ne peut subsister que dans la dissolution de l'identité. De ce point de vue, le roman policier de Konaté se conforme au rôle défini par Eisenzweig (1986, p.64) qui « n'est pas de sonder les ténèbres des âmes, mais d'actionner des marionnettes par un impeccable mouvement d'horlogerie ». Les personnages du récit policier sont ainsi des entités réduites à de simples éléments d'un mécanisme. Si l'on analyse bien les actes et les propos des personnages, on dira qu'ils sont « rouages », « marionnettes ». Eisenzweig (1986, p.65) ira plus loin en disant que les personnages policiers, dans une certaine mesure, n'existent pas tout simplement.

Dans *La Malédiction du Lamantin* (2009), l'agent moteur de l'événement s'avère être un sujet problématique. L'énigme tout entière tourne autour de ce qu'annonce le titre du roman. La mort du chef et de son épouse, étant liée à la

malédiction programmée de la divinité, exclut l'existence d'un assassin, et du même coup la possibilité d'une enquête. Or, Habib pose le principe du crime qui, ainsi, suppose la présence effective d'un assassin : « Pourtant, le coupable existait. « Je jure que je le retrouverai, où qu'il soit », se dit Habib » Konaté (2009, p.161). Cette divergence des points de vue souligne le paradoxe qui concerne la question du crime et donc de l'assassin lui-même.

Si pour Habib le meurtrier est tapi dans l'ombre, c'est-à-dire qu'il est, selon l'expression d'Eisenzweig (1986, p.65), « une absence présence », les Bozos ainsi que les Dogons le déterminent simplement comme « une non-identité ». Cette non-identité ne veut pas dire que le personnage qui a tué n'existe pas. Mais c'est plutôt qu'il n'accomplit l'acte de tuer que pour le compte, ou plus exactement sous les ordres des dieux. Si l'énigme relève du surnaturel, elle n'ouvre plus la voie à une possibilité du crime, tout concourt dans le récit d'enquête à préserver jusqu'au dénouement l'essentiel, la réalité du crime. S'il y a crime, celui-ci permet la présence positive et simple d'un assassin mais dissout par conséquent le mystère. Or l'irruption d'une divinité dans le cours de l'histoire symbolise idéalement le mystère, l'impénétrable, l'insaisissable. Elle exclut d'emblée l'existence d'un assassin, et par là même la possibilité d'une démonstration.

2. Les stratégies narratives du polar africain

Les énigmes dans le polar d'Afrique sont souvent complexes et ambiguës, car elles impliquent des acteurs multiples et des intérêts contradictoires. Elles ne se résolvent pas toujours par une solution unique et rationnelle, mais parfois par une pluralité de réponses possibles ou par une absence de réponse définitive. Elles laissent ainsi une place au doute, à l'incertitude et à la remise en question. Si déjà nous nous sommes rendu compte que le policier en tant que concept pose ou rencontre « un grave problème technique » quant au déploiement du récit du crime, nous allons voir que tous les éléments structurels s'inscrivent dans la perspective énoncée par Eisenzweig (1986, p.98) : « Le roman policier tout entier fonde sa propre existence sur une impossibilité de raconter ».

Le pouvoir narratif dans la littérature policière est mis en cause. Les auteurs africains utilisent cette technique narrative pour que le récit de l'enquête ne pénètre pas ou ne saisisse pas non sans grosse difficulté le récit du crime. C'est pourquoi, la narration Eisenzweig (1986, p.98) « n'est là que (comme récit de l'enquête) que dans la mesure précise où elle est problématique (comme récit du crime) ».

2.1. *Le parcours excentrique de l'enquête*

Écrit sans doute pour manifester l'exigence moderniste, le polar africain n'en continue pas moins de cultiver une ambivalence frappante. D'où le parcours excentrique de l'enquête. Son statut paradoxal est révélé par « la représentation

d'une difficulté, sinon (d'une impossibilité) » (Eisenzweig 1986, p.8). Plus largement, c'est la conception de la vérité comme récit qui est mise en cause. C'est Moussa Konaté qui excelle particulièrement dans ce registre. En effet, son enquêteur, le commissaire Habib ne libère pas complètement le lecteur du halo du mystère qui entoure le récit. Le « mode illusoire » sur lequel est bâti le texte policier peut tout aussi bien s'interpréter comme une entreprise ne touchant pas à la profondeur des choses secrètes, comme cela a été relevé plus haut. Sa réalité se trouve en porte-à-faux, sinon décentrée.

Nous avons affaire à un constant décalage avec le contexte. Elle est perçue de l'extérieur et n'épouse pas les réalités intérieures. Pour être plus direct, elle ne semble pas être tout simplement le produit de cette société. C'est pourquoi celle-ci n'est pas près de l'intégrer. Le déroulement de l'enquête de manière quasi scientifique heurte les sensibilités locales, car elle constitue selon toute apparence une première. Textuellement, la tension est à son comble. En conséquence, l'enquête qui se veut policière bute sur des préjugés. Et pour qu'elle fonctionne, le commissaire est obligé de revoir la copie de ses méthodes d'enquête traditionnelles, c'est-à-dire en essayant autant que faire se peut de se situer à l'intérieur. De ce point de vue, on ne peut donc comprendre les œuvres de Konaté que « dans le cadre d'un spectacle », d'un artifice ; pour la raison évidente que le genre ne fait pas partie des rayons de l'imaginaire culturel de la société des textes.

Celle-ci est plutôt fataliste, habituée à s'en remettre à « Allah le seul Maître » Konaté (2002, p.14) quand il s'agit surtout de la mort, perçue comme un signe évident du destin de tout mortel. Or, dans cet environnement presque spécial, le romancier déclenche une intrigue qui met en jeu une enquête digne des polices scientifiques les mieux organisées et les plus équipées : brigade criminelle, centres d'écoutes, médecin légiste, etc. À juste raison, Kom (2002, p.37) écrit que Moussa Konaté « aurait pu être accusé d'invraisemblance si l'on n'était pas dans le royaume de la fiction ».

En tout état de cause, le concept policier surgit là où l'on s'attend le moins. Autrement dit, il tombe trop bien pour ne pas sonner un peu faux. Le « décalage fascinant » entre contexte et enquête policière confirme bien ce que dit Delmeule (2012, p.97) à propos du roman policier : « Il est peut-être, par essence, un leurre. Il ne peut jamais exister, car la vérité absolue a glissé entre les mains de l'écriture qui devait la dévoiler ».

En clair, l'écriture policière des auteurs africains ne réussit pas mieux le pari de présenter « la vérité comme récit » au regard de la structure contradictoire, inhérente à tout récit de détection. L'impossibilité ou la difficulté d'asseoir ce type d'écriture se lit sur toutes les lignes, et se traduit esthétiquement comme un blocage de l'activité policière. Nous pouvons ainsi avancer que le récit policier se déploie pour faire porter le regard sur une impossibilité du moins sur

le plan purement conceptuel. Nous observons que ce n'est pas l'enquêteur qui est à l'origine de l'opposition, mais plutôt l'enquête qui fait problème : elle n'est pas la conséquence d'un horizon d'attente de la société, mais surgit, comme le dit Eisenzweig (1986, p.8), « à la faveur de l'arbitraire événementiel ». L'arbitraire étant ici le choix du cadre générique par les auteurs.

Le roman policier n'existe donc que dans un statut dont le rôle est justement de ne rien dévoiler, même si l'on distille au lecteur l'effet contraire. Eisenzweig (1986, pp.9-10) l'a si bien résumé : « Imaginaire dans sa réalisation concrète, le genre policier n'est possible que sous la forme du projet qui le soutient, au sein du système sémiotique qui s'obstine à en affirmer la réalité textuelle ». Et Delmeule (2012, p.97) de renchérir : « La vérité absolue a glissé entre les mains de l'écriture qui devait la dévoiler ».

Autrement dit, si les auteurs africains entraînent le policier dans cet univers spécifique, ce n'est pas tant pour élucider une énigme mais d'exclure paradoxalement la possibilité de déflorer le secret qui fait précisément sens, de ne pas livrer le secret au commun des profanes. Plutôt que d'abolir le mystère qui fonde l'objet romanesque policier, les auteurs procèdent, en dépit de l'enquête, à problématiser la clôture de l'œuvre qui devait rendre un verdict sans appel. Il n'y a pas à proprement parler de mot de la fin, car le rapport d'expertise de l'enquête scientifique est dialectisé.

2.2. *Le dénouement de l'enquête*

S'il est vrai que le roman policier accorde beaucoup d'intérêt à la fin du texte, celui des auteurs africains, à l'instar de Moussa Konaté problématiser la clôture, ne signe pas définitivement la résolution de l'énigme. Certes, le commissaire Habib finit son travail d'enquête mais ne semble pas s'en satisfaire. Les questions qui se posent désormais à lui dépassent le cadre purement policier. Autant dire qu'il est directement confronté à un véritable dilemme : « C'est un vrai drame cornélien pour moi, avoua le commissaire Habib » Konaté (2006, p.255).

Il y a les exigences de l'enquête scientifique auxquelles il doit se plier, c'est-à-dire qu'il ne peut mener adéquatement son activité qu'à condition de la considérer dans sa totalité, car il y va de l'intérêt de l'énigme et de la crédibilité de la résolution. Mais en même temps, comment justement appliquer de sang-froid les lois policières à un monde qui fonctionne différemment, et surtout qui a le droit d'exister ?

Maintenant, le problème est de savoir que faire. Il y a eu des meurtres, j'en ai les preuves. Le mobile est connu, les coupables aussi. Faut-il les arrêter ? Toute la nuit, je me suis tourné et retourné dans mon lit en essayant de trouver une réponse à cette question. Supposons que je les fasse tous arrêter, c'est comme si je décapitais une civilisation millénaire, car la fin de ces

vieillards signifie la fin de la culture dogon, puisque ce sont eux qui en sont les dépositaires. En ai-je le droit ? D'autre part, ne pas le faire, n'est-ce pas laisser un crime impuni ? De la part d'un policier, c'est impardonnable. (Konaté, 2006, p.19).

Le trouble qui s'empare du commissaire fait suite à une immersion dans le monde des Dogons. Ceux-ci frappent par leur étrangeté et l'enquête devait se réinventer pour parvenir à un quelconque dénouement. L'enquête qui a pour principal objet la découverte de l'identité du coupable et de ses motivations aboutit à la vision d'un autre monde particulier. *A contrario* de ce que relève Eisenzweig, bien que la solution soit sue, le principe policier du texte, c'est-à-dire l'énigme, ne disparaît pas complètement du moins dans sa dimension épistémologique. Dans cette optique, si le genre n'est pas une mise en abîme de l'enquête toute entière, il se présente néanmoins « comme inachevé, sinon inachevable » Cité par Eisenzweig (1986, p.12).

Dès lors, le texte policier qui se termine toujours par la découverte du coupable ne lève pas l'aporie interprétative. Car la fin résout superficiellement la question, répond à côté. À l'exception de *L'Assassin du Banconi* (2002) dont l'enquête conduit à démasquer un malfaiteur, les autres œuvres de Moussa Konaté ne donnent lieu à aucun aboutissement possible. En effet, dans *L'Empreinte du renard* (2006), la fin est suspendue, la résolution ne vient pas : « Le roman, tout policier qu'il soit, ne peut plus délivrer sa loi. Sa logique est devenue sa propre entrave. Et les questions que se pose le commissaire Habib trahissent le trouble qui s'est emparé, non pas d'un homme, mais d'un genre littéraire » Delmeule (2012, p.101). De même *La Malédiction du Lamantin* (2009) n'est pas exempte de toute marque d'aporie. Les propres propos du commissaire Habib viennent là encore remettre en cause la légitimité des conclusions de l'enquête : « C'est une histoire de fous.

Nous avons arrêté l'assassin, mais il n'est pas sûr que nous ayons gagné, Sosso ; désormais, je me pose beaucoup de questions sur moi et sur nous, les Noirs africains » (Konaté, 2009, p.23). Si le concept policier ne semble pas tenir la route dans ce contexte, autrement dit s'il reste à la périphérie de l'énigme ainsi que de la société du texte, il sert néanmoins un discours. Tout part de l'interrogation ou de l'étonnement : « dans quel monde vivons-nous ? » à propos de l'environnement singulier des choses et des lieux. Pour rétablir la vérité du crime, le commissaire devra effectuer ce qu'il faudrait appeler une immersion dans le mode de pensée des peuples Bozos et Dogons.

Il est averti en cela par son ancien élève, Jérôme, le gendarme en poste à Bandiagara : « Vous voyez mon commandant, je me souviens de ce que nous avons appris, mais la réalité dans laquelle je baigne ici ne colle pas avec les méthodes rationnelles que vous nous avez enseignées » (Konaté, 2006, p.88). C'est donc par le moyen d'immersion que le regard du commissaire Habib peut

enfin comprendre, et par là approcher le sens des actes qu'il considère comme des crimes : « Nous devons chercher à savoir comment les Bozos conçoivent la vie, le rapport entre l'homme et la divinité qu'est le Lamantin » (Konaté, 2009, p.70).

À la fin de l'enquête, la conclusion du commissaire Habib surprend. Certes, il ne cherche pas à justifier les crimes, mais il les comprend, car il s'agit de la vision du monde des Bozos et des Dogons. Voilà pourquoi au lieu d'adopter une attitude de donneur de leçon de morale, le commissaire Habib se fait modeste et affirme qu'il reçoit « la plus belle leçon d'humilité de [sa] vie » Konaté (2006, p.257). Il est vrai que tout crime est un crime, mais il en vient à constater que les anciens n'ont pas agi gratuitement, et surtout pas pour des intérêts personnels. Pour eux, la défense de leur honneur et le maintien des fondements de leur société sont au-dessus de tout. Dans un langage moderne, on dira que les jeunes gens sont tombés sous le coup de la loi.

L'enquête que mène le commissaire Habib n'est pas une enquête ordinaire, car elle ne s'enferme pas dans un carcan de rationalisme aveugle à toute considération phénoménologique. Si le récit se solde par une « suspension de la fin », c'est que le plus important n'est pas tant de faire perdre "l'énigmaticité" de l'histoire. Le mystère qui constitue le fond du jeu herméneutique embrasse ici une dimension plus grande : le secret qui par nature ne se dit pas. C'est pourquoi, en dépit du fait que l'énigme proprement dite est résolue dans *La Malédiction du Lamantin* (2009) et *L'Empreinte du renard* (2006), Moussa Konaté s'emploie à émettre de sérieux doutes par devers le commissaire Habib.

Les allégations de Kaïra (fille de Maa Le Lamantin ?) s'avèrent plus énigmatiques encore que le mystère de l'histoire du crime lui-même. L'étrange survit alors que tout est éclairci, découvert. Il s'agit moins de révéler la vérité d'un crime que de procéder à la saisie d'une vision d'un monde de la marge. Partie, comme toute enquête policière pour découvrir l'identité et les mobiles d'un coupable, elle aboutit à une leçon d'humilité que tire le commissaire Habib et, surtout les questions qui surgissent à la fin suspendent une quelconque sentence.

Conclusion

In fine, disons que l'intérêt que nous pouvons dégager de cette analyse est principalement sa dimension phénoménologique. En effet, si le roman policier est généralement la recherche inconditionnelle de la vérité, c'est-à-dire cheminement d'une quête qui vise à la découverte d'une vérité soigneusement enfouie dans une énigme brodée sur un crime, Moussa Konaté dialectise cet objectif, cet idéal. Notre analyse sur le rapport, sinon le rôle qu'il joue dans l'ensemble de l'univers culturel de la fiction, corrobore le postulat d'Uri

Eisenzweig selon lequel, la forme narrative policière est impossible. Cette impossibilité narrative, nous l'avons détectée et traduite dans sa portée symbolique, lorsque Moussa Konaté campe la plupart de ses actions dans un monde à part, à la marge de toute civilisation policée.

Là, tout se problématise et rien n'est donné comme une évidence, ne serait-ce que pour servir de repère au genre policier. L'enquête policière se heurte à des représentations culturelles ; la dualité conceptuelle est au cœur de la confrontation. Même le crime, considéré *a priori* comme l'élément basique du genre policier, se prête à une double lecture tout à fait contradictoire, parce que les mots n'ont pas le même sens, et la vérité tant recherchée devient insaisissable. L'environnement socio-culturel du polar africain se dresse comme une impossibilité pour le déroulement d'une enquête policière, et pour cause, le crime, du point de vue des Dogons et des Bozos est une impossibilité.

Selon eux, l'homme n'a pas d'existence qui lui soit propre sinon qu'il doit accomplir la volonté des dieux et des ancêtres pour la bonne marche de la société. Finalement, on s'est rendu compte qu'avec Moussa Konaté, le roman policier ne serait pas choisi pour sa réputation à pouvoir triompher la vérité sur le mensonge, mais pour pénétrer les arcanes des sociétés évoluant à la marge des normes de la cité. Évidemment, le crime n'est pas l'élément essentiel dans ce contexte, mais l'auteur touche tout de même la question de la légitimation du crime ou de la violence qui, en réalité, existe dans toutes les sociétés, à en croire René Girard.

Références bibliographiques

- BICHARA Taoussi Taoukamla. 2019. « Le polar africain francophone : entre représentations socioculturelles et imposture de l'enquête policière », *Annales de l'Université de N'Djaména*, Hors-série n° 1, Université de N'Djaména, pp.53-64.
- DELMEULE Jean-Christophe. 2012. « Du roman policier anthropologique à l'anthropologie du secret. L'exemple de Moussa Konaté », *La Tortue Verte, Revue en ligne des Littératures Francophones*, www.latortueverte.com, Dossier n° 3, pp. 96-104.
- DUBOIS, J, 2006, *Le Roman policier ou la modernité*, Armand Colin, Paris.
- EISENZWEIG, U, 1986, *Le Récit impossible. Forme et sens du roman policier*, Éditions Bourgois, Mesnil-sur-l'Estrée.
- GIRARD, R, 1972, *La Violence et le sacré*, Grasset, coll. Pluriel, Paris.
- KEÏTA, M. S, 1984, *L'Archer bassari*, Karthala, Paris.
- KOM, Ambroise. 2002. « Violences postcoloniales et polar d'Afrique », *Notre Librairie*, n°148, pp. 35-40.
- KONATÉ, M, 2002, *L'Assassin du Banconi* suivi de *L'Honneur des Kéita*, Gallimard, Série Noire, Paris.

- 2006, *L'Empreinte du renard*, Fayard Noir, Paris.
 - 2009, *La Malédiction du Lamantin*, Fayard Noir, Paris.
 - 2014, *Meurtre à Tombouctou*, Métaillé, Paris.
- REUTER, Y, 2012, *Le Roman policier*, Armand Colin, Paris.